

Études littéraires africaines

SUCHET (Myriam), L'Imaginaire hétérologue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues. Paris : éditions Classiques Garnier, coll. Perspectives comparatistes, série Littérature et mondialisation, 2014, 349 p. – ISBN 978-2-8124-2104-4

Claire Riffard

L'Afrique du Sud et la littérature post-apartheid
(1994-2014)
Numéro 38, 2014

URI : id.erudit.org/iderudit/1028723ar
DOI : [10.7202/1028723ar](https://doi.org/10.7202/1028723ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN 0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Riffard, C. (2014). SUCHET (Myriam), L'Imaginaire hétérologue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues. Paris : éditions Classiques Garnier, coll. Perspectives comparatistes, série Littérature et mondialisation, 2014, 349 p. – ISBN 978-2-8124-2104-4. Édité par l'Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015. [doi:10.7202/1028723ar](https://doi.org/10.7202/1028723ar)

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

l'ossuaire, et les outils du génocide », qui reviennent comme des leitmotivs dans ces romans.

Bien qu'il s'agisse d'une contribution utile à l'étude de la « littérature du génocide des Tutsi », on peut regretter que l'auteur ne consacre que la deuxième partie de l'ouvrage à l'étude proprement dite du corpus. En outre, il oublie que les écrivains qui ont participé au projet « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » ne sont pas tous francophones (p. 215) ; ainsi, l'écrivain kényan Meja Mwangi a fait partie du projet, bien que son roman *Great Sadness* (Grande tristesse) ne soit toujours pas édité.

■ Etsè Komla Awitor

SUCHET (MYRIAM), *L'IMAGINAIRE HÉTÉROLINGUE. CE QUE NOUS APPRENNENT LES TEXTES À LA CROISÉE DES LANGUES*. PARIS : ÉDITIONS CLASSIQUES GARNIER, COLL. PERSPECTIVES COMPARATISTES, SÉRIE LITTÉRATURE ET MONDIALISATION, 2014, 349 P. – ISBN 978-2-8124-2104-4.

Cinq ans après la parution des *Outils pour une traduction post-coloniale. Littératures hétérolingues* (Paris : Archives Contemporaines, 2009, 262 p.), Myriam Suchet propose une nouvelle étape de sa réflexion sur les questions posées par la traduction au prisme des littératures hétérolingues. Dans ce nouvel ouvrage, issu de sa thèse de doctorat, elle restreint son corpus de travail à quatre ouvrages : *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa (1985), *The Voice* de Gabriel Okara (1964), *Juan sin Tierra* de Juan Goytisolo (1975) et *Die Niemandrose* de Paul Celan (1963), en justifiant son choix par une volonté de décentrer son propos vis-à-vis du français, puisqu'aucun des quatre textes n'a été écrit au départ dans cette langue. Elle innove également au plan méthodologique puisqu'elle prend l'option d'étudier les (multiples) traductions de ces ouvrages autant que les originaux. Se pose dès lors un problème d'articulation dans son développement entre questions d'hétérolinguisme et questions de traduction. L'auteure assume cette difficulté et affirme que la traduction permet de penser l'hétérolinguisme, notamment à la lumière des études dites « postcoloniales », mais surtout que c'est la traduction qu'il faudrait repenser à partir de l'écriture hétérolingue. On peut néanmoins regretter que la démonstration n'en soit pas faite avant la cinquième et dernière partie de l'ouvrage, où elle entame une réflexion sur la traduction sans que le lien avec les quatre premières parties soit tout à fait convaincant.

Dans une première partie, M. Suchet étudie « les effets pragmatiques du texte hétérolingue » avec l'objectif de dénaturiser les frontières de « la langue ». Elle se pose en faux contre les théories qui essentialisent la langue (p. 16) et appelle à « faire voler en éclats le mythe de la “Langue saussurienne une et indivisible” » (p. 18), une formule qu'elle emprunte à Rainier Grutman, tout comme elle lui emprunte le terme d'« hétérolinguisme » (R. Grutman, *L'Hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*. Québec : Fides, 1997, p. 37). Mais là où Grutman crée ce terme par défaut, décidé qu'il est à ne pas employer les termes de « diglossie » ou de « bilinguisme », Myriam Suchet lui donne une nouvelle définition, celle de « mise en scène d'une langue comme plus ou moins étrangère le long d'un continuum d'altérité construit dans et par un discours (ou un texte) donné ». Un continuum gradué, borné par deux seuils fondamentaux : le seuil de lisibilité et le seuil de visibilité.

C'est à la description de cet outil gradué qu'elle consacre sa deuxième partie, en analysant les « dispositifs textuels d'étrangement des langues » dans son corpus de recherche. L'analyse est minutieuse, appuyée sur de nombreux exemples, et aboutit à une présentation de quatre « dynamiques » de différenciation qui sont à l'œuvre dans le texte hétérolingue : la pratique de la variation libre dans la langue (*Sozaboy*), le « travail de créolisation », l'usage de l'archaïsme et le jeu avec le palimpseste. Cette analyse du travail de palimpseste est appliquée au texte d'Okara, *The Voice*, à propos duquel la critique a défendu la thèse d'un hypotexte en *ijaw*. L'analyse de M. Suchet tendrait à prouver au contraire que « l'*ijaw* n'est pas la langue source de ce roman, mais son *effet* » (p. 122). Cette proposition, bien que présentée trop succinctement, n'est pas sans susciter l'intérêt ; on voit l'utilité qu'il y aurait à la confronter avec d'autres corpus littéraires africains.

Mais la démonstration a déjà pris un nouveau virage. L'auteure défend, dans cette troisième partie, le titre de son ouvrage en commentant la notion d'« imaginaire » linguistique. Selon elle, le texte hétérolingue imagine une conception nouvelle de « la langue ». M. Suchet s'appuie ici sur des travaux antérieurs (Anne Tomiche *et alii*) autour des altérations dans/de la langue, et leur reprend la figure de l'anamorphose. Selon elle, l'anamorphose hétérolingue possède quatre facettes, qui distordent chacune les idées reçues sur « la langue ». Elle fait un sort à la transparence de la langue pour en montrer les « opacités », et développe l'idée de discours toujours « adressés », dont l'énonciation confine à la ventriloquie ou se diffracte en une multiplicité de « voix ». Ce n'est sans doute pas dans

ces derniers développements sur la polyphonie énonciative que son analyse est la plus incisive et la plus novatrice.

Elle consacre sa quatrième partie à un « *ethos* » de l'hétérolinguisme, en esquissant des « portraits de figures énonciatives » (p. 191). Son hypothèse est que l'hétérolinguisme, « en mettant en scène une langue comme autre, produit aussi une *persona* » (p. 31). « L'exercice s'avère relativement périlleux », souligne-t-elle.

La cinquième partie de l'ouvrage revient sur les questions de traduction sous le titre : « L'hétérolinguisme, indice de l'énonciation spécifique de la traduction et pierre angulaire d'une éthique du traduire ». La formule « éthique du traduire » renvoie à l'introduction de l'ouvrage, où l'auteur souhaitait inscrire ses recherches « dans une réflexion sociale et politique qui dépasse les cercles académiques » (p. 34). Il n'est pas certain qu'elle y parvienne dans cette dernière partie de son livre, qui étudie les différentes traductions des quatre ouvrages du corpus. Mais ce chapitre comporte des réflexions intéressantes sur l'hétérolinguisme comme faire-valoir (une analyse de la posture de sur-énonciation) ou l'hétérolinguisme escamoté (ou effacement énonciatif).

On ne peut s'empêcher de conclure sur le caractère hétérogène de cet ouvrage, dont la démonstration perd en efficacité à mesure qu'elle se déploie tant les pistes de réflexions sont nombreuses et mériteraient chacune un examen approfondi. Il faut souligner pour finir la richesse de la bibliographie, qui embrasse une production critique plurilingue parfois méconnue dans l'Hexagone.

■ Claire RIFFARD

TCHOKOTHE (RÉMI ARMAND), *TRANSGRESSION IN SWAHILI NARRATIVE FICTION AND ITS RECEPTION*. BERLIN : LIT VERLAG, BEITRÄGE ZUR AFRIKA-FORSCHUNG, BD. 56, 236 P. – ISBN 978-3-643-90393-8

Largement inspiré de la thèse soutenue par l'auteur en 2012, *Transgression in Swahili Narrative Fiction and its Reception* offre une étude documentée sur un courant important de la littérature *swahili* contemporaine qui, ces dernières décennies, a notamment pu remettre en cause les modes de narration traditionnels pour s'engager dans des explorations littéraires plus diverses, voire expérimentales (d'où sa dénomination de *fasihi ya majaribio* – littérature expérimentale).

Comme son titre l'indique, l'ouvrage s'intéresse à la fois à la transgression au sein des œuvres littéraires (aussi bien thématique-